

La demoiselle d'Avignon par Noëlle Lorient

François Coupry surmonte le handicap d'un sujet cliché – le « beau portrait de femme » – annoncé avec complaisance par son éditeur. Il prend des risques en misant tout sur une jeune Avignonnaise, qu'il met en scène avec une vigilance de chaque instant. Sa Jeanne, fille d'un petit imprimeur veuf et tout à fait consolable, affiche, dès son adolescence, un sacré caractère. Elle a d'ailleurs le goût de la provocation et se bat pour affirmer son indépendance, ce qui, dans les années 30, n'est pas supportable, surtout en province. Jeanne place d'emblée la barre trop haut pour ses ambitions, et subit un affront. Par dépit, elle se fracture la cheville, par orgueil ne l'avoue pas à son père et garde une légère claudication. De façon inattendue, elle se fait remarquer à Paris par un vieil aristocrate encore vert, qui l'épouse quelque temps plus tard. À 20 ans, elle est veuve, ayant transformé le hasard en destin.

Enfin la vraie vie !

Deux parties très distinctes dans ce roman charmeur ; ancrée au réel, la première fait défiler les événements politiques de l'époque et les différentes étapes de l'ascension sociale de l'héroïne. Puis la vraie vie commence enfin pour Jeanne, qui choisit d'ignorer la guerre, l'Occupation, la Libération : avec son amant et le bâtard de son défunt mari, elle s'est retirée dans une sorte de désert radieux, en Camargue. C'est l'hymne à la nature, l'extrême liberté, le marivaudage, mais aussi le désenchantement, qui débouche sur une fin quelque peu fantasque. Selon son éditeur, encore, « La Récréation du monde » serait le meilleur livre de Coupry. Formule certes banale, mais, pour une fois, elle correspond à la vérité. Aisance, humour, légèreté dans la démarche qui pousse plus vers le rire que vers le drame : l'ouvrage a tout cela, en dépit de quelques longueurs, l'écrivain étant si manifestement amoureux de son héroïne qu'il ne se résout pas à l'abandonner. Mais la passion a tous les droits.

L'Express, 10 janvier 1986.

**

Une femme en Camargue par Jacques Duquesne

Au cœur de l'histoire, une étonnante jeune femme, fille d'un petit imprimeur d'Avignon, Jeanne Holbach, femme fière, intrépide, provocante et infiniment sympathique qui, arrivée à Paris, se fait bientôt épouser (en plein Front populaire, et grâce aux bons offices d'un chien) par un vieil aristocrate, lequel frappé d'une attaque le soir de ses noces.

À ce point du roman, on n'a encore rien vu. Car la jeune comtesse, veuve, rentre en Vaucluse, ouvre une boutique de dessous féminins, fait des pieds de nez au Tout-Avignon, et se retire enfin avec un amant et un soupirant (fils naturel de son vicomte de mari) en Camargue. Et la Camargue (nous sommes en 1939) prend alors son autonomie, s'isole complètement de la France, du monde et de l'Histoire, retourne au passé, devient en quelque sorte écolo pacifiste, et passe à travers la guerre sans être atteinte.

L'aventure rebondit de page en page. On n'y croit pas un seul instant. Mais on ne s'ennuie pas un seul instant non plus. Et quelle femme !

Le Point, octobre 1985.

La Camargue, c'est une autre planète par F.D.

Peut-on en plein XX^e siècle se couper de tout, fermer derrière soi les portes de l'Histoire ? Oui, répond résolument Jeanne, l'héroïne de « La Récréation du monde ». Fille d'un petit imprimeur d'Avignon, Jeanne, la boîteuse, fuit à Paris, épouse Charles de Valençay, un aristocrate plus âgé qu'elle, qui la laissera vite veuve. En 1939, à la veille de la guerre, Jeanne revient au pays, pour s'enfermer loin de tout, en Camargue, y recréer, avec la complicité des animaux et des hommes, un univers étrange, en marge...

« La Camargue, explique François Coupry, est le terrain idéal de l'exil, de la non-adaptation. Pour moi, c'est en tout cas une partie de mon enfance, le souvenir de ma mère, d'autres enfants... voilà pourquoi ce roman est aussi un conte de fées, parfois un peu triste. J'ai même pleuré en relisant la scène de la mort de Jeanne ! » Féérique donc, « La Récréation du monde » est une parabole : pour sauvegarder sa terre, l'isoler de cette civilisation destructrice, polluante, fascinée par la spéculation intellectuelle et les ridicules de la théorie, Jeanne est capable de tout. « Attention ! proteste François Coupry, Jeanne n'est pas écologique, je crois simplement qu'elle est à l'avant-garde de l'Histoire et de Mai 68. Mais elle ne peut agir seule... que ferait-elle sans la nature, sans les animaux ? Ce sont eux qui décident, qui mènent le jeu ! » Courageuse, volontaire, « mais sans but réel », précise François Coupry, souffrant d'être celle qu'on n'a jamais invitée et qui, toute comtesse qu'elle est, n'en reste pas moins une étrangère, Jeanne incarne peut-être, aux côtés de Frédéric, le rêveur, et le sombre Philippe hanté par sa bâtardise, les ultimes espoirs d'une société incapable de maîtriser le progrès, la technicité. Un thème qui hante François Coupry, qui fait s'entrecroiser certaines figures du « Rire du pharaon », son précédent roman, et de « La Récréation du monde » qui, on le suppose aisément, n'est qu'un commencement. Emportée par un complot peut-être imaginaire, par l'Histoire qu'elle aura rejointe sans le vouloir, Jeanne s'enfonce dans la Camargue pas encore envahie par les touristes...

« Je me sens vraiment à l'aise en Camargue, soupire François Coupry, parce que j'ai l'impression d'être ailleurs. » Passionné de corridas, François Coupry n'aime pas seulement la Camargue pour ses taureaux. Mais parce qu'il sait qu'il a la chance de rencontrer le fantôme toujours présent de Jeanne la magnifique.

ELLE, 11 novembre 1985.

La Récréation du monde par Jean-Pierre Enard

Né en 1947, à Hyères, François Coupry, a publié une dizaine de romans, dont *Le Rire du pharaon*, et d'essais : *Je suis lesbien*.

Jeanne Holbach, 16 ans, fille d'un imprimeur d'Avignon, a, en ce soir de réveillon de l'an 1933, le cœur qui s'affole : elle a été invitée par le fils de la maison chez les Serbelloni, une des plus grandes familles de la région. Hélas ! quand elle sonne à la porte, elle s'aperçoit que le beau Frédéric a oublié d'avertir ses parents. On est trop bien élevé pour refouler l'intruse. Mais on lui fait sentir que sa place n'est pas ici. Jeanne s'enfuit, la honte au front. Comble de malheur, en rentrant chez elle, elle surprend son père, qu'elle imaginait solitaire, en compagnie d'une femme. C'en est trop pour l'adolescente qui, en voulant donner un coup de pied rageur dans un mur, glisse et se casse la cheville. La voilà boîteuse pour le restant de ses

jours. Cela n'empêche pas Jeanne, montée à Paris, d'épouser un comte riche et plus âgé qu'elle, qui meurt peu de temps après les noces. Jeanne revient, héritière d'une fortune, dans sa terre natale. Autour d'elle le monde évolue : février 1934, Front populaire, Munich, la guerre... Jeanne a retrouvé Frédéric, et elle se réfugie avec celui-ci en Camargue qui devient son royaume : une contrée coupée du reste du monde, qui ignore les horreurs et les bombes... Dans chacun de ses romans, François Coupry joue avec le réel, s'amusant à le décaler, à imaginer des mondes parallèles où l'Histoire se divise en une kyrielle d'histoires fantastiques. À Jeanne la Lorraine, il oppose donc, dans un passé récent, Jeanne la Camarguaise qui aime les taureaux, les chevaux et les gitans des Saintes-Maries. À la guerre et à sa sinistre réalité, l'auteur substitue un monde de soleil, de gaieté et d'amour. On sait bien que ce n'est pas vrai, mais on souhaiterait que cela se soit passé comme il nous le raconte. D'autant qu'il a retrouvé ici toute la faconde, la volubilité et l'invention verbale des gens du Midi. Cette épopée se lit avec l'oreille. On entend l'accent qui chante, celui de Pagnol et de Giono, conteurs fabuleux dont Coupry s'affirme aujourd'hui le descendant.

V.S.D., novembre 1985.

La Récréation de Coupry par Céline Ackaouy

François Coupry a fait son entrée en littérature par la voie de la provocation avec *Je suis lesbien*. Il semble délaissé les essais pour les romans, *Ventre bleu*, *la Vie ordinaire des anges*, *le Rire du pharaon*. Tourne-t-il définitivement le dos à son époque pour les délires du romanesque ? À moins que ses romans ne soient des pamphlets déguisés... Dans *la Récréation du monde*, un scandale où se mêlent secrets militaires et raisons d'État, on n'est pas loin de l'actuelle « affaire Greenpeace » ! Jeanne, son héroïne (une écologiste ?), fière, obstinée et rebelle, fait son entrée dans le monde chez un jeune homme riche, un soir de réveillon ; sous les indiscrets regards bourgeois, elle se sentira étrangère, exclue.

Et en rentrant chez elle dans un élan sauvage, elle se cogne le pied et se brise la cheville. Cet accident sert de cheville ouvrière à tout le récit. C'est sa démarche boitillante qui séduira le vieil aristocrate qui fera d'elle une comtesse. Cela pourrait se terminer ainsi dans l'eau de rose, le beau linge et la nurserie. Mais les forces du destin n'en ont pas décidé ainsi.

Elle sera reine d'un pays où l'amour est roi, où la guerre n'arrive pas. Alors que la peste brune répand la terreur, Jeanne ignore tout. Coupée du monde extérieur dans une Camargue enchantée, où les animaux viennent se placer sous sa protection, elle vit un amour fou, et régente ce microcosme bucolique aux mœurs patriarcales. Charmant tableau d'une utopie qui donne de belles pages au roman.

Combien d'années vivront-ils heureux et cachés ? Où mène le refus de Jeanne ? Un jour, elle se dira qu'en fait elle n'a jamais rien décidé, qu'elle a toujours été manipulée... Son histoire nous permet de surprendre les dieux lorsqu'ils s'amusent à tirer les ficelles du destin des hommes. Notre plaisir est de nous imaginer que nous sommes dans le secret de ceux-ci. Qu'il suffit d'y croire pour recréer le monde. Mais n'est-ce pas seulement l'effet du romanesque...

Dans ce livre qui dans en sautillant d'un pied sur l'autre du merveilleux au réel, de la fiction à la réalité, chacun peut choisir dans quel monde il veut vivre.

Le Matin, mardi 24 septembre 1985.

Une fable qui vire au gris par Benoît Conort

Avignon, le 31 décembre 1933. Jeanne, seize ans, découvre que le monde peut l'humilier et la rejeter, elle, l'orpheline de milieu modeste. Humiliation redoublée par la vue de son père déambulant dans une rue au bras d'une femme. De dépit elle se brise la cheville. Fracture symbolique qui reproduit en Jeanne cette autre fracture qui la sépare désormais de son temps. Fracture durable, et c'est d'une démarche boiteuse que Jeanne entre dans son destin.

Elle va à Paris, y épouse un vieil aristocrate, et revient, un an plus tard en sa ville natale, veuve et toujours boiteuse, sans avoir jamais vraiment choisi sa vie. Après maintes avanies, dont la dernière fut l'assassinat de son père, elle part, avec son amant, pour la Camargue. Nous sommes en juillet 1939, au cœur du roman comme du destin de Jeanne, et la fiction, comme l'histoire, bascule. Pris de folie le monde s'éloigne tandis que la Camargue se replie sur elle-même hors du temps historique. Dès lors peut commencer la « récréation du monde », en ce lieu devenu clos où la vie d'ailleurs continue moins qu'elle ne régresse, autre folie, mais à rebours, pendant qu'innombrables, accourent de tous les lieux, les plus divers animaux.

C'est que les animaux constituent la toile de fond de ce récit – au même titre que l'Histoire. Ce sont des animaux qui fournissent à l'assassin la pierre qui tue le père de Jeanne et c'est un chien qui lie celle-ci à son futur mari. Vaste conspiration animale dans le but de faire de la Camargue un paradis des bêtes plutôt qu'un paradis humain... Mais ces animaux ne sont-ils pas eux-mêmes les jouets des dieux antiques et capricieux dont les statues veillent sur la Camargue et se drapent dans le silence de leur dignité de pierre ? Et les rats de se demander : « Qui manipule les dieux ? » Question sans réponse puisque les dieux éclatent en poussière calcaire sous les marteaux humains. Question néanmoins qui hante toutes les pages de cette fable où le monde ne semble avoir le choix qu'entre deux tragiques. Que l'on participe à l'Histoire ou qu'on s'en absente, on meurt également, sans avoir jamais dirigé vraiment les événements, sans être même parvenu à ce que, obscurément, à son propre insu, on espérait : « Tu as désiré, avec les animaux et les gens de Camargue, l'oubli et l'innocence, et cela a produit bien des drames, des misères et la ruine d'un pays. Vous êtes devenus sourds, aveugles. Et tu n'as rien oublié. Mais tu n'y peux rien, Jeanne, tu n'y peux rien au sens de ta vie. Tu n'es pas coupable. » Nul n'est coupable, d'ailleurs, puisque tous sont emportés par un mouvement qui les dépasse infiniment. Très vite le lecteur s'interroge à son tour sur celui qui manipule la fiction, voire celui qui manipule l'écrivain.

Il reste que Jeanne, involontairement, fut reine et heureuse. Mais d'un bonheur semblable à un songe. C'est sans doute là un des sens de cette fable douce-amère. Si la vie est un songe elle ne l'est que dans le bonheur et dans l'absence au monde comme à soi. À Jeanne qui se sépare de l'Histoire fait écho Philippe depuis toujours séparé puisque sans identité, fils bâtard du mari de Jeanne, inconnu de tous mais les connaissant tous, Philippe ou le destin de Jeanne qui s'organise dans l'ombre pour une re-création.

Il reste aussi qu'il suffit d'une trentaine de pages pour dire trente ans de bonheur. Il est vrai que le bonheur n'a pas d'histoire. Ce qui fait la force de ce livre résiderait dans l'amertume d'un espace voué au silence et à l'échec. Ce livre, qui se veut peut-être une récréation, se désigne lui-même comme le champ éphémère d'un jeu qui, une fois appréhendé, invite à rejoindre, sous le fait du désespoir, le réel, ou à s'en exclure irrémédiablement par la mort issue de secours. Mais si les conflits se résorbent en une réunion post-mortem, ce dernier recours à l'imagerie fantastique aggrave l'ampleur du désastre. Nulle issue hors de la névrose

ou la mort, seules récréations du monde, et redoutables. Après le rire décapant du Pharaon, François Coupry nous invite à boire la coupe pleine de fiel d'une fable qui ne cesse de virer au gris et dont la lenteur rappelle ces marches funèbres qui ne résonnent que lorsque tout est à jamais consommé.

La Quinzaine, novembre 1985.

Balzac ou Ubu par Maurice Chavardes

Prenez quelqu'un comme François Coupry, la quarantaine, collaborateur de journaux situés à gauche, auteur d'une demi-douzaine de romans éparpillés chez quatre ou cinq éditeurs, l'un des créateurs et des animateurs, avec Michel Friedman, de la maison des écrivains. Son dernier ouvrage : « *La récréation du monde* », mélange le sérieux et le loufoque, l'Histoire et les historiettes humoristiques ou friponnes. On y croise des gens aussi réels que vous et moi et des personnages totalement ubuesques. D'autres encore à mi-chemin des premiers et des seconds, tel Lou Marquès, manadier un peu fou, de son vrai nom Folco de Baroncelli, installé en Camargue au milieu de poules blanches et de taureaux, se prenant tour à tour pour Apis, Mithra, Thésée et le Minotaure qui, à la veille de la guerre de 1939, débarqua aux Saintes-Maries-de-la-Mer avec une cohorte de Parisiens si bavards et pleins d'eux qu'ils indisposèrent les Provençaux !

C'est alors que la Camargue, si l'on en croit l'auteur, bascula dans le mythe : coupée du reste de la France, repliée sur un passé biblique, elle devient comme le fief d'une étrange comtesse avignonnaise, Jeanne, parangon romantique et désopilant de la liberté et de l'amour sans lois. Tout cela narré avec verve, avec un sourire à chaque coin de page, par François Coupry, fabuliste mutin, aussi farceur qu'invraisemblable.

Témoignage chrétien, 4 novembre 1985.

François Coupry : La récréation du monde par Joël Schmidt

François Coupry, romancier chevronné, se distingue, dans **La récréation du monde** des deux romans précédents par son désir de ne pas trop faire littéraire, c'est-à-dire de ne pas retenir sa plume, de ne pas la « bichonner » à l'excès. Pour lui, le roman est une aventure, comme la vie de son héroïne Jeanne, en conflit avec son père à la veille du Front Populaire, épouse d'un noble, Charles, dont elle deviendra pratiquement veuve le soir de ses noces, puis retrouvant en Avignon, son pays natal, Frédéric, ami d'autrefois, et s'installant avec lui en 1939 en Camargue, s'y cachant même pour échapper à la guerre et à l'histoire. Quelques données parmi d'autres, parce que ce roman est traversé de personnages et d'intrigues qui le peuplent, le travaillent, le remuent, l'ensemencent peu à peu.

Cependant le destin veille dans cet univers méditerranéen, lié à la Tyché grecque. Deux personnages en sont les signes et les acteurs. Le premier, Philippe, bâtard de Charles, meurtrier du père de Jeanne et qui s'installe d'elle sans rien avouer : il sera le sacrificateur suprême. L'autre, Anne, fille abandonnée d'une domestique de Jeanne, dont la folie finale sera la révélation terrible d'une Histoire que l'héroïne pensait avoir fui. En dire davantage serait renier le rôle du critique qui est celui de l'incitation ou du refus.

Mêlant le roman d'existence au roman épique et parfois picaresque, François Coupry a surtout fait ressortir en Jeanne, une sorte de fille posthume de l'Arlésienne qui se donne à un monde d'eau, d'oiseaux, de taureaux, de roseaux, loin des difficultés d'aimer et d'être, pense-t-elle, une femme de soleil et d'ombre qui court après le bonheur et par conséquent après la mort et me rappelle la phrase du Christ : « **Qui veut sauver sa vie la perdra** » ; une terre aussi, hantée de songes, de fantômes et de fantastiques plus réels que nos vérités quotidiennes, connues, assurées. Cette épopée, François Coupry l'a écrite avec le courage des mots, c'est-à-dire sans craindre, une certaine frénésie chaleureuse, un éréthisme – une excitation – de la phrase, un mélange des genres, la panique en un mot ; sans chercher à se contraindre, parce que toujours tendu avec ses personnages, avec ses climats, ses paysages de nature et d'Histoire, piaffant comme un cheval blanc de Camargue, ou frémissant comme l'échine d'un noir taureau de manade. J'aime cette sorte de courage face à une certaine littérature souvent compassée ; j'aime le dépassement, l'énergie, le « on y va » de **La récréation du monde** de François Coupry.

Réforme, 9 novembre 1985.

Les délires de François Coupry par Jean Contrucci

François Coupry est l'un des rares romanciers français contemporains à sacrifier allègrement au baroque. Le bougre agit impertinemment comme si Louis XIV et Descartes n'avaient pas existé. Je vous demande un peu... L'an dernier il avait publié avec *Le rire du pharaon*, un roman délirant (sur le plan de la logique et de la vraisemblance) dans lequel on voyait notamment Akhenaton ramené en plein XX^e siècle par trois enfants et voyager avec eux à travers le temps.

J'ai bien peur qu'avec **La récréation du monde** (Laffont) notre Hyérois récidive, sur le plan des pieds de nez à la logique au moins, car il ne se passe rien de bien raisonnable dans ces 325 pages où l'imagination règne en maîtresse. Il y a des signes qui ne trompent pas : le livre est dédié... à un chien. Un labrador blanc qui répond au nom de Valentin.

La « reine » Jeanne

Il est vrai que les animaux jouent un grand rôle dans **La récréation du monde**. Ce sont eux qui décident du destin de l'héroïne Jeanne Holbach, fille d'un imprimeur avignonnais, devenue en plein Front Popu', par inadvertance et momentanément, comtesse parisienne (de Valençay) jusqu'à ce que le veuvage la ramène dans la Cité des Papes. Mais rien ne va plus entre la fougueuse Jeanne et sa ville natale, qui a force cancans et de mauvaises manières la rejette, (tout comme son propre père) en ce milieu d'année 1939, tandis que l'Europe s'apprête, pour la deuxième fois en moins de trente ans, à s'étriper abominablement, vers la dernière terre en liberté : la Camargue.

Fasciné par ce monde où l'on ne distingue plus la terre de l'eau, par cette terre si propice aux mirages quand brille le soleil sur la sansouïre, François Coupry lâche la bonde à imagination. La Camargue se coupe du monde : fuyant la folie des hommes, les animaux s'y réfugient, eux qui, depuis le début du roman, commentent et guettent les moindres péripéties de la vie de Jeanne, les ponts de communication avec le reste du pays s'écroulent les uns après les autres et chacun se replie sur un mode de vie basé sur le respect des valeurs anciennes. Jeanne devient une sorte de reine sans couronne de cette Camargue qui s'offre une joyeuse récréation l'abri du monde. Elle y vit entourée de Frédéric, son amant que, jadis, quand elle n'était qu'une petite-fille obstinée et provocante, la famille de Serbelloni lui avait refusé, et de Philippe Lescure qu'elle croit placé par hasard sur sa route alors que – fils naturel du vieux mari de Jeanne – il la suit depuis des années et se fait l'instrument de son destin.

Qui manipule qui ?

Mais en définitive, qui manipule qui ? Les animaux, qui croient fléchir la destinée de Jeanne, les statues des dieux grecs immergées dans le vieux Rhône et qui ont un étrange sourire, ou bien d'autres hommes qui se sont entendus en dépit de leurs affrontements pour faire de la Camargue une terre où ont lieu de bien étranges expériences ?

Et surtout, pourquoi le monde semble-t-il avoir oublié la Camargue ? Le propre des récréations c'est d'être un moment de détente entre deux tragédies. Tout cela risque de mal tourner, on peut le craindre.

François Coupry ne fournit pas de réponse nette et laisse chacun fantasmer sur ses délires, comme il fantasmait sur cette Camargue à propos de laquelle il mêle habilement le rêve et la réalité, les personnages « historiques » et les héros inventés, le réalisme et le fabuleux.

Le Provençal, novembre 1985.